

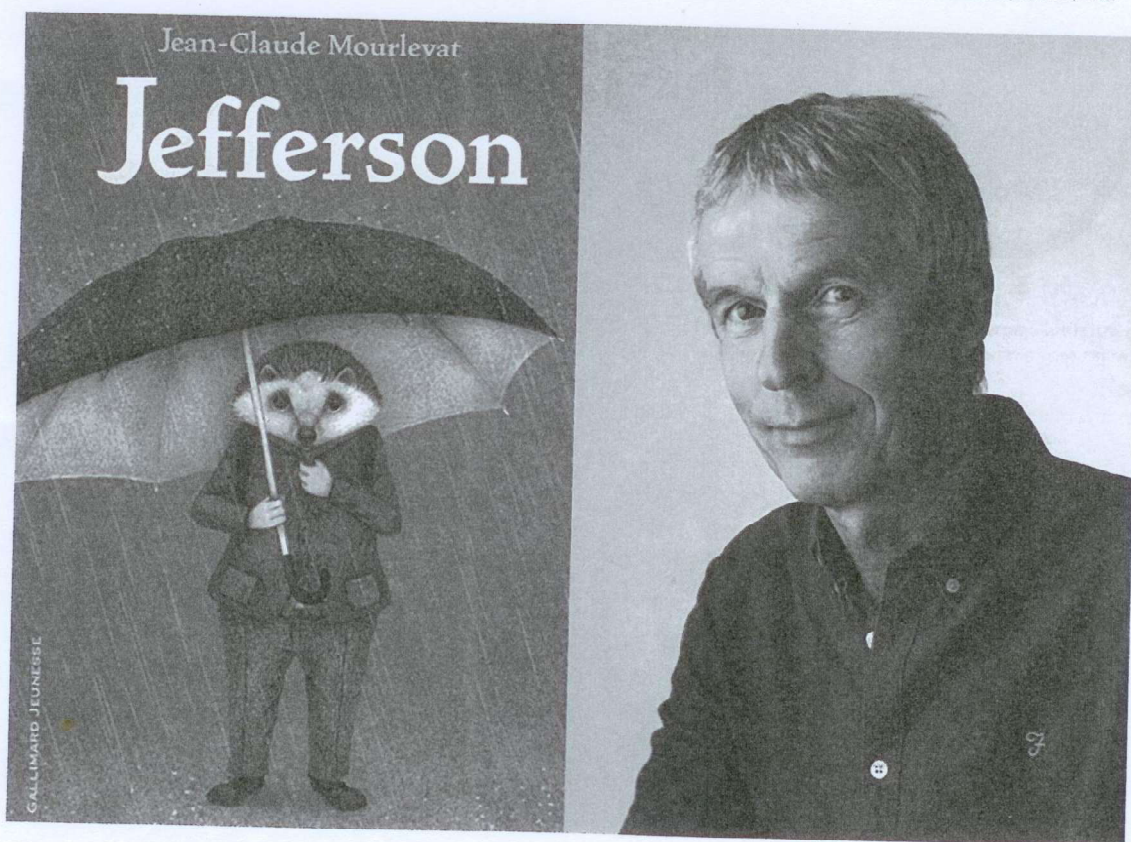
Co-habiter le monde

entretien avec Jean-Claude Mourlevat

PAR CORINNE BOUQUIN

L'an passé, Jean-Claude Mourlevat nous a surpris avec son premier roman policier *Jefferson*. À le questionner, nous avons découvert qu'il s'était surpris lui aussi. À partir de ce roman que l'on peut qualifier d'antispéciste, nous avons retraversé avec lui son œuvre romanesque où les animaux ont plus d'une fois été des invités de marque.

↓
Jean-Claude Mourlevat :
Jefferson, ill. Antoine Ronzon,
Gallimard Jeunesse, 2018.





↑
La Ballade de Cornebique, ill. Clément Oubrière, Gallimard Jeunesse, 2003.

Corinne Bouquin : Les animaux sont présents dans plusieurs de vos romans. Dans deux d'entre eux, ils tiennent même les rôles principaux : *La ballade de Cornebique* (2003) et *Jefferson* (2018).

Jean-Claude Mourlevat : On est tenté de comparer les deux car en effet leurs héros sont des « animaux », mais ce sont deux musiques différentes et deux univers différents. *Jefferson* est un polar urbain, tandis que *Cornebique* est une roman de nature, de poussière, « on the road ».

Le ressort dramatique n'est pas le même non plus ?

En effet. Dans un roman il faut soit que l'on espère quelque chose, soit que l'on craigne quelque chose pour les héros. Ils marchent parce qu'ils cherchent, parce qu'ils sont en quête de quelque chose. Ou bien ils marchent parce qu'ils fuient, parce qu'ils ont peur. *Cornebique* est poursuivi par les fouines, et on a peur pour lui. *Jefferson* fuit aussi, car il est recherché par la police mais avant tout il cherche les coupables. Cette tension est indispensable pour l'intérêt d'un roman.

Pourquoi avoir fait le choix d'un hérisson pour Jefferson ?

Lorsque j'interviens dans une classe, et c'est bien souvent le cas, je pose parfois la question aux enfants : Jefferson est-il un hérisson ? Bien sûr que non ! il parle, il marche debout, il est habillé. Un peu de

bons sens ! Je suis un peu taquin et j'aime bien les déstabiliser. Jefferson n'est ni humain ni animal, c'est un personnage de littérature, une création qui n'existe pas dans le monde réel et qui me permet de mettre de la fantaisie dans le roman avec les trognes et bouilles des animaux qui apportent de la drôlerie dans le discours et surtout une grande liberté ! Mais je les anime comme des êtres humains.

Pour répondre plus simplement à la question : Jefferson est un « hérisson » car cet animal attire la sympathie. Le hérisson est une espèce fragile, il y a vingt ans dans le petit périmètre autour de chez moi, il y avait plus de 1000 hérissons, aujourd'hui il en reste 150 à 200, ils disparaissent écrasés sur le bord des routes mais plus encore à cause des pesticides. Le hérisson est inoffensif. Lorsqu'il y a du danger il se met en boule au lieu d'agresser, et surtout c'est un mammifère comme nous, qui éveille donc davantage la compassion qu'une sauterelle ou un poulpe ! Quoique.

D'une famille de six frères et sœurs, j'étais le cinquième enfant et partageais notamment ma chambre avec mon petit frère. Le soir on inventait des histoires, et un soir mon frère a commencé : « Ce serait un petit hérisson » et j'ai poursuivi : « Qui voudrait aller chez le coiffeur ! » C'est sans doute le début de ma carrière d'écrivain ! J'étais très fier d'avoir trouvé cette ouverture.

Jefferson, écrit bien des années après, démarre par quelques lignes d'introduction :

« Le pays où cette histoire commence est peuplé d'animaux qui marchent debout, parlent, peuvent emprunter des livres à la bibliothèque, être amoureux, envoyer des textos et aller chez le coiffeur. Le pays voisin est habité par les êtres humains qui sont les plus intelligents des animaux. »

Cette affirmation est bien sûr à lire à haute voix avec un ton particulier qui introduit le scepticisme, sous-entendu : il faut voir !

Quinze ans séparent les deux romans dont nous parlons, *La Ballade de Cornebique* publié en 2003 et *Jefferson* en 2018, ce temps a-t-il changé votre approche de la question animalière ?

Dans *Cornebique*, il ne s'agit en aucun cas de la question animalière. Et dans *Jefferson* cette question ne m'est venue à l'esprit qu'en cours d'écriture. Mais entre ces deux romans, en effet, la cause animale est passée au premier plan dans l'actualité, surtout grâce à des associations comme L214. Pour ce qui me concerne, j'ai commencé mon militantisme par le plus facile (et le plus efficace !) : devenir végétarien.

UN POLAR POUR SAUVER LES ANIMAUX

En comparant les publications de romans entre 2008 et 2018, j'ai pu constater que la position de l'animal a changé. Aujourd'hui, pour résumer, l'animal est sauvé de la captivité non plus pour être domestiqué mais pour être libéré. Sauver les espèces est un thème important, c'est bien le propos de *Jefferson* ?

Quand je commence l'écriture d'un roman je n'ai pas de scénario, les idées viennent au fur et à mesure. Je suis arrivé au tiers de l'écriture du roman avant de réaliser qu'il serait question d'abattoirs. *Jefferson* n'était pas programmé pour défendre la cause animale. Avant tout je voulais écrire un polar animalier, c'est mon premier polar et j'avais très envie d'essayer ce genre.

Je n'ai pas parlé de l'élevage industriel, seulement des abattoirs. Les abattoirs sont une souffrance terrible mais brève, alors que l'élevage

industriel est une lente torture. Dans l'élevage industriel, les animaux sont « déshumanisés » aurais-je envie de dire, dé-singularisés, entassés, transportés en camions dans des conditions indignes, ce qui rappelle des terribles souvenirs dans notre histoire récente.

Dans les rencontres faites avec les enfants, je constate qu'ils sont souvent très au fait de tout cela, au courant des espèces en voie de disparition, des abattoirs, des conditions de l'élevage industriel. Ils sont capables d'entendre ça, plus que les adultes qui se voilent la face. J'ai souvent des réactions vives de la part des adultes, négatives, presque agressives.

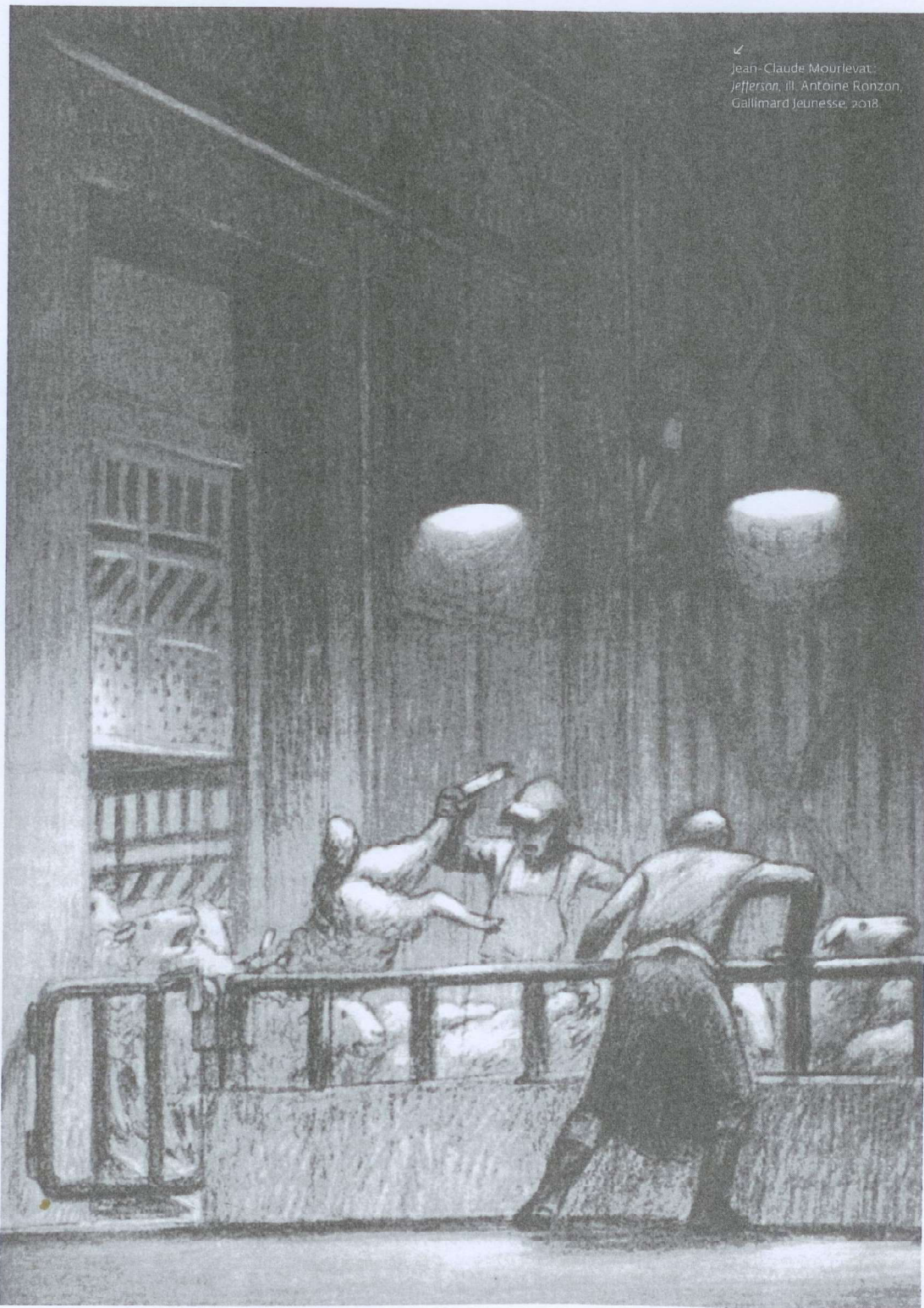
Les adultes qui lisent *Jefferson* sont surpris par les deux pages sur les abattoirs, ils s'attendaient à un polar divertissant, mignon, avec des animaux et là ils se sentent piégés. Le récit de Gilbert est court mais violent. Les enfants se révoltent facilement, ils trouvent cela insupportable. À la fois, dans mes interventions en classe je suis prudent car je ne souhaite blesser personne : il y a une probabilité importante qu'un élève soit fils ou fille de boucher.

TOUT EST BON DANS LE COCHON !

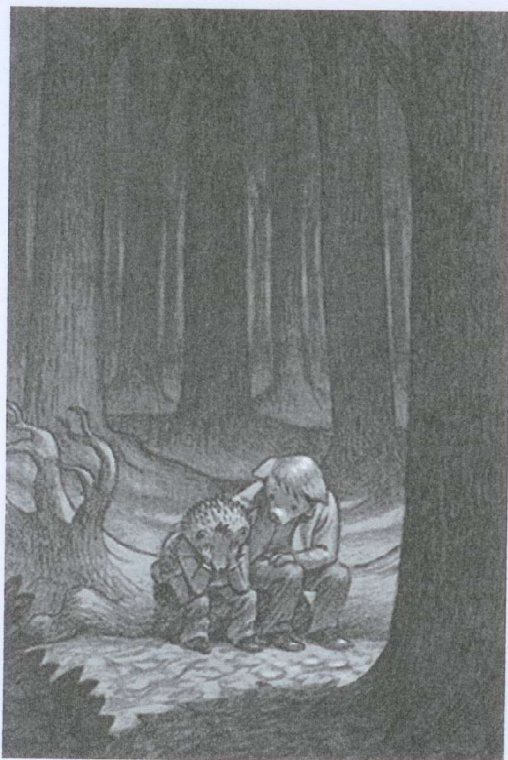
Gilbert, le copain de *Jefferson*, est un cochon et l'on croise aussi un étonnant cochon dans *Le Combat d'hiver*. Parmi vos lectures marquantes vous citez *Sirius* de Stéphane Servant, dans lequel les deux enfants, héros de l'histoire, sont guidés par un porcelet noir qui porte un nom d'étoile. Entretenez-vous un lien particulier avec le cochon ?

Formidable *Sirius*, j'ai adoré ce roman. Le cochon évoque des choses contradictoires. D'abord c'est un animal qui fait rire, qui amène le sourire à cause de son apparence, sa bonhomie, il est bon à manger comme un bonbon, on dit bien « Tout est bon dans le cochon ! ». Or c'est le plus maltraité des animaux, notamment dans l'élevage industriel. On peut vraiment parler de martyr pour ces animaux qui vivent et meurent sans pouvoir seulement se retourner. Comme le dit Gilbert : « c'est... dégueulasse ! »

Jefferson, le hérisson, et Gilbert, le cochon, sont potes à la vie, à la mort. Dans les romans d'aventures il y a souvent deux compagnons, le héros et son pote un peu moins intelligent, avec un peu plus de courage physique, ne doutant de



↳ Jean-Claude Mourlevat:
Jefferson, ill. Antoine Ronzon,
Gallimard Jeunesse, 2018.



Jean-Claude Mourlevat :
Jefferson, ill. Antoine Ronzon,
Gallimard Jeunesse, 2018.



rien et d'une fidélité absolue, un peu moins beau. C'est aussi Gilbert qui espionne les abattoirs et en fait le récit à son ami. Dans *Le Combat d'hiver*, le cochon Napoléon est élevé au rang de symbole, mais il finit mangé!

Il s'appelle Napoléon comme le cochon d'Orwell dans *La Ferme des animaux*...

En effet mais chez Orwell, les cochons prennent le pouvoir et cela se termine mal pour les autres.

Avez-vous le sentiment que votre origine rurale – dont vous parlez largement dans *Je voudrais rentrer à la maison* (2002) et, pour les adultes, dans *Mes amis devenus* (2016) – vous donne une façon particulière d'aborder la question animale?
J'ai grandi au milieu des animaux de la ferme : vaches, poules, lapins, et je suis très à l'aise

avec eux. Je ne me suis, à l'époque, pas interrogé une seconde sur leur bien-être. Ils étaient bien traités. Je me suis posé plus de questions quand mon père s'est lancé dans l'élevage semi-industriel des cochons, mais on ne voit pas si on ne veut pas voir. Je me disais que ce devait être normal. Je sais aujourd'hui que ça ne l'était pas. Mais pour mieux répondre à votre question, je ne suis pas certain que mon origine soit déterminante dans ma position actuelle. Elle résulte davantage d'une prise de conscience globale.

LA SOLUTION DE LA SOLIDARITÉ

L'amitié et la solidarité sont des liens importants qui unissent vos héros, les enfants entretiennent des liens d'amitié forts avec leur animal familier. Pensez-vous qu'écrire avec des animaux comme



↑
Jean-Claude Mourlevat:
Jefferson, ill. Antoine Ronzon,
Gallimard Jeunesse, 2018.

personnages principaux permette une plus grande identification du lecteur avec le roman?

En effet les animaux familiers dont on s'occupe dans l'enfance surtout mais aussi plus tard, ont une très grande importance. Ces petits compagnons ne jugent pas, sont toujours présents, vivent et meurent sans dire un mot, restent muets jusqu'au bout, les humains sont terriblement bavards. On les nomme, les aime, on connaît leurs qualités, leur singularité, ils sont très émouvants. Et surtout ils sont d'une grande fidélité. Dans *Cornebique* il est question de paternité, *Cornebique* est responsable d'un petit être inférieur qu'il protège dans la personne de Pié, le petit loir poursuivi par les fouines. Il en est enceint, il le porte l'hiver sous son pull et sous sa chemise et chaque printemps, il le remet au monde après un sommeil de huit mois. Il protège, aime et prend soin de ce petit être comme les enfants de leur animal familier.

Dans les deux romans la solidarité des animaux permet aux héros de se sortir d'un mauvais pas, ils s'unissent pour défoncer la porte de l'appartement des deux tueurs et sauver Jefferson comme le font les boucs dans *Cornebique*. Dans *Jefferson* lorsque tous les animaux s'unissent pour capturer les criminels, ils simulent une partie de scrabble. À la fin de leur réunion, l'employé de la réception demande à Jefferson :

« — Alors, cette soirée Scrabble ?

— (...) C'était bien, répondit Jefferson, merci.

— Vous avez trouvé des mots très longs ?

— Oui, j'ai trouvé SOLIDARITÉ.

— Ah, pas de Z, pas de W, ça ne doit pas rapporter des masses !

— Si, fit Jefferson, ça peut rapporter beaucoup. Bonne nuit monsieur. »

La solidarité, l'amitié, la fidélité sont importantes dans mes romans.

Enfin, par cette comédie policière, vous abordez la grande question de la cohabitation des humains et des animaux...

On peut citer la carte postale qu'Edgar, le blaireau coiffeur assassiné, laisse à sa nièce Carole et que récupère Jefferson :

« Chère Carole, ce beau paysage urbain pour te dire mes pensées affectueuses. Vois comme les humains peuvent faire de belles choses. Ils peuvent aussi hélas. À bientôt chez nous. Je t'embrasse. Ton oncle Edgar. »

Il y est suggéré le meilleur et le pire des humains. On a pris la domination sur toutes les espèces, on s'est autoproclamés supérieurs. On classe les animaux en trois catégories : il y a les nuisibles qu'il faut détruire, les autres que l'on peut apprivoiser, dresser, aimer et ceux que l'on peut manger. En tout cas les humains pensent pouvoir en disposer librement. En 2015, le Code civil reconnaît que les animaux sont des êtres sensibles, donc qu'ils peuvent souffrir, comme si on l'ignorait avant ! ●

Propos recueillis le 26 juin 2019